

— Faut-il l'étouffer ? demanda-t-il.

— Non, répondit Colar... il faut l'étrangler, c'est plus simple !

Et Colar jeta à Nicolo un foulard de soie noire qui lui servait de cravate.

Léon, étourdi, mais non évanoui, cependant, se débattait encore et poussait des cris étouffés. La bouteille lui avait meurtri le visage et il était inondé de sang.

— Allons, dépêchons ! dit Colar... Je sais bien que nous sommes tranquilles ici et qu'on ne verra pas nous déranger ; mais c'est égal... il faut en finir.

Mais tandis que le serrurier et Nicolo étreignaient le malheureux ouvrier dans leurs robustes bras, Colar lui passa le foulard autour du cou et se mit en devoir de l'étrangler.

Mais soudain une ombre apparut derrière la croisée, une ombre plus opaque encore que les ténèbres de la nuit, et la croisée vola en éclats et une lueur se fit, rapide, sinistre, suivie d'une détonation et Colar, frappé d'un coup de pistolet, tomba à la renverse et cessa de serrer les deux bouts du foulard.

Quel était donc ce secours inattendu qui arrivait à Léon Rolland et l'arrachait à une mort certaine ?

XLIII

LE COUP DE PISTOLET

Nous avons laissé Armand de Kergaz montant en tilbury avec Guignon, et, guidé par lui, courant rue de la Lune, dans l'espoir d'y retrouver Léon Rolland. Mais, on s'en souvient, l'ouvrier était parti. Le comte et son compagnon se regardèrent.

— Que faire ? demanda le premier.

— Monsieur le comte, répondit Guignon, j'ai le pressentiment que mon pauvre ami court un grand danger avec cet homme, peut-être un danger de mort... Ce Colar a une figure de bandit.

— Eh bien ! dit Armand, il faut les retrouver. Ne t'a-t-il pas dit que ce Colar allait l'emmener à Bougival ?

— Oui, monsieur le comte.

— Allons à Bougival.

Et Armand, qui conduisait, fouetta son cheval, un cheval de race qui marchait avec la rapidité de la foudre.

À cette époque, le chemin de fer de Saint-Germain n'existait point encore ; il n'y avait donc, pour aller à Bougival, qu'une seule route, la route royale passant des Rueil et Port-Marly, et un seul moyen de locomotion, les voitures. Il était donc évident que si Léon Rolland était réellement entraîné vers Bougival par cet homme dont se défiait tant Guignon, il s'y rendrait par la route, à pied ou en voiture.

Le tilbury du comte fila comme une flèche jusqu'à la Madeleine ; mais là, Armand ralentit l'allure de son cheval, faisant réflexion judicieuse que celui qu'il voulait rejoindre pouvait être dans l'une des nombreuses voitures de place qui montaient la grande avenue des Champs-Élysées, et qu'alors il pourrait bien le dépasser ; tandis qu'en lui donnant le temps de dépasser Neuilly et de franchir la Seine, la route devenant à peu près déserte à partir de Courbevoie, et la présence d'un fiacre devant être assez insolite, il serait assuré de le rejoindre en rendant la main à son cheval.

Or, on exécutant cette manœuvre, le comte se disait en même temps :

— Ou Guignon se trompe et l'homme qui emmène Léon n'a aucun mauvais dessein ; et alors il a dit vrai, il a vu Cerise, et nous retrouvons Cerise nous retrouverons Jeanne peut-être... Ou les pressentiments de Guignon sont fondés ; et alors cet homme qui en veut à Léon ne peut-être qu'un agent de sir Williams, ou plutôt de l'infâme Andrea.

Et, dans ce cas, pensait Armand, je le forcerai bien à parler et à me dire où est Jeanne.

M. de Kergaz atteignit la barrière de l'Étoile en réfléchis-

sant ainsi, puis il rendit un peu la main à son cheval qui allonga le trot, et dix minutes après il atteignait le pont de Neuilly.

Comme il le traversait, Guignon lui montra une voiture qui gravissait la montée de Courbevoie au grand trot.

— Si c'est un fiacre, dit-il, il va bien vite.

Armand retint de nouveau son cheval et il ramena sur son visage le collet de son paletot et les bouts de son cache-nez, de façon à ne pouvoir être reconnu.

En même temps, Guignon enfonçait sa casquette sur ses yeux et passait par-dessus sa blouse la longue redingote du groom d'Armand, posée en travers sur le siège de derrière.

Cela fait, le comte pressa son cheval, atteignit le fiacre et le dépassa.

Il était à peu près nuit alors, mais Armand eut le temps d'envelopper d'un coup d'œil ce singulier fiacre jaune, que traînaient deux vigoureux chevaux, et de jeter un regard furtif à travers les glaces des portières. La lumière des lanternes se projetait au dedans, et Guignon dit vivement au comte :

— Les voilà ! c'est bien eux !

Armand reconnut Léon, et puis, tout à coup, il tressaillit.

— L'homme de la barrière ! murmura-t-il en envisageant Colar et en reconnaissant en lui le personnage qu'il avait surpris donnant ses instructions à Nicolo et au serrurier, le jour où ceux-ci insultèrent Léon Rolland, à Belleville.

Puis un lointain souvenir lui vint :

— J'ai vu cet homme-là ailleurs encore, se dit-il.

Et il fouetta son cheval, qui fila rapide comme la foudre, atteignit Nanterre dix minutes avant le fiacre jaune, et rangea son tilbury dans une ruelle sombre, aux environs de la route, de façon à n'éveiller aucun soupçon dans l'esprit de Colar, lequel, du reste, n'eût pu le reconnaître, car on n'apercevait qu'imparfaitement son visage. En outre, les fanaux du tilbury, suspendus au paraorotte, n'éclairaient point en arrière et laissaient dans l'ombre la caisse du véhicule.

Et puis Armand avait passé comme le vent.

Tandis qu'il attendait que le fiacre jaune le dépassât à son tour et perdit ses traces, le comte disait à Guignon :

— Cet homme avec qui est Léon Rolland est un misérable traître, et bien certainement il l'entraîne dans un piège ; mais, pour le secourir, il faut attendre le moment convenable, il faut arriver à l'heure du péril... pas avant.

Et M. de Kergaz se frappa de nouveau le front, et dit tout à coup :

— Ah ! je me souviens... cet homme est venu chez moi un soir... il y a deux mois... il venait me chercher... il m'a conduit chez le baron Kermor de Kermarouët...

Un monde d'idées confuses se pressait dans la tête d'Armand.

— J'y suis... j'y suis, pensa-t-il ; cet homme vivait chez le baron, cet homme est le complice de sir Williams !

Et alors M. de Kergaz ne songea plus seulement à sauver Léon, il songea à s'emparer de Colar et à lui faire avouer, le pistolet ou le poignard sous la gorge, où sir Williams avait conduit Jeanne.

Le fiacre passa au grand trot, et traversa Nanterre.

— Il faut les suivre, dit Armand, qui fit éteindre les fanaux de son tilbury, les suivre à distance, et ne point les perdre de vue un seul instant.

Le fiacre jaune roulait toujours ; il gagna Rueil qu'il traversa dans toute sa longueur le parc de la Malmaison, et ne s'arrêta que sur la chaussée de Bougival, un peu au delà de la rue qui monte à l'église.

M. de Kergaz, une seconde fois, quitta la route pour une rue adjacente, tandis que Guignon scrutait l'estiment à terre, et, avec l'agilité d'un chat, se prenait à courir après le fiacre et arrivait à dix pas de lui.

C'est alors que, couché à plat ventre, il entendit Colar dire à Léon Rolland :